

# Réflexions sur l'occupation militaire de Strasbourg et de Mirebeau au 1er siècle après J.-C.

Autor(en): **Reddé, Michel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jahresbericht / Gesellschaft Pro Vindonissa**

Band (Jahr): - **(1997)**

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-281695>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Réflexions sur l'occupation militaire de Strasbourg et de Mirebeau au 1<sup>er</sup> siècle après J.-C.

Michel Reddé

## L'occupation du camp de Mirebeau

L'examen du matériel découvert lors des fouilles du camp de Mirebeau (Côte-d'Or) permet aujourd'hui de proposer une datation globale assez sûre de ce cantonnement militaire<sup>1</sup>. Les recherches, il est vrai, ont porté sur des zones relativement peu étendues (les thermes extérieurs, une partie des Principia, un bloc de casernements, deux portes); elles ont été menées avec des moyens financiers limités et ont connu plusieurs années d'interruption, entre 1976 et 1985. De ce fait, le matériel récolté n'est pas très abondant; il est en outre très fragmenté, en raison d'une érosion agricole considérable qui affecte très fortement les niveaux archéologiques. L'homogénéité chronologique des différents artefacts est toutefois remarquable et autorise quelques certitudes:

- une présence militaire augustéenne ou julio-claudienne est exclue, en raison de l'absence quasi totale de céramique attribuable à cette période,
- les ensembles céramique et numismatique permettent en revanche de proposer une occupation flavienne qui ne dépasse guère le début des années 90,
- la taille du camp (22 ha), la présence de très nombreuses estampilles de la VIII<sup>e</sup> légion (plus de 600, réparties en près d'une soixantaine de types différents, sans compter près de 400 fragments trop incomplets pour être classés avec certitude) font évidemment de Mirebeau un cantonnement permanent de ce corps de troupe, arrivé en Gaule en 70 après la bataille de Crémone. L'explication de cette présence réside vraisemblablement dans la participation des Lingons à la révolte de Civilis (Tacite, Hist. IV, 55) et la dure répression qui s'ensuivit, aux dires de Frontin (Strat. IV, 3, 14); celui-ci la conduisit sans pouvoir la mener totalement à son terme puisque le chef des révoltés, Sabinus, réussit à se cacher pendant neuf ans, entretenant peut-être dans la région un dangereux mouvement de turbulence (Dion Cassius LXV, 3). Il est possible qu'à cette occasion des confiscations de terres aient eu lieu, faisant place à une centuriation dont G. Chouquer semble avoir repéré quelques traces<sup>2</sup>.

L'installation de la VIII<sup>e</sup> légion à Mirebeau dès 70 ou peu après interdit du même coup sa présence à Strasbourg au début de l'époque flavienne, période pour laquelle aucun témoignage matériel probant n'existe dans la capitale alsacienne. Les analyses physico-chimiques menées par le Römisch-Germanisches Zentralmuseum de Mayence montrent au demeurant que les tuiles de Mirebeau ont été produites localement et que leur composition diffère radi-

calement des tuiles strasbourgeoises<sup>3</sup>. Une seule légion n'ayant pu posséder deux bases en même temps, il est évident que l'occupation d'Argentorate par la VIII<sup>e</sup> légion suit celle de Mirebeau.

Ces conclusions paraissent suffisamment assurées pour ne pas devoir être remises en cause. La difficulté est toutefois plus grande quand on essaye d'affiner davantage la chronologie et de proposer de nouveaux schémas historiques des déplacements de troupes en Germanie supérieure pendant les années 80.

### *Les tegulae estampillées*

Le matériel de Mirebeau comprend trois groupes de *tegulae* estampillées, toutes produites localement, avec la même argile:

- **groupe A**, comprenant la mention LEGVIII AVG (50 types, 283 exemplaires);
- **groupe B**, avec l'inscription célèbre LEGVIII AVG LAPPIOLEG (9 types, 322 exemplaires)
- **groupe C**, lui-même divisé en deux sous-groupes  
**a** VEXIL LEGIONVM | I VIII XI XIII XXI (5 types, 21 exemplaires);  
**b** VEXIL LE | GIONVM | II VIII (1 type, 4 exemplaires) ou VEXIL LEGIONVM | II AVG VIII AVG (2 types, 7 exemplaires).

Les fouilles n'ont pas permis de faire toute la lumière souhaitable sur la chronologie interne de ce matériel, récupéré pour l'essentiel dans les thermes extérieurs du camp entre 1968 et 1977, et issu principalement des déblais des superstructures. La disposition des estampilles sur les sols, la présence de remplois, de réparations n'ont pas été notées. Les fouilles ultérieures que j'ai conduites de 1985 à 1990 n'ont affecté que des zones où n'existait aucune construction en tuiles, à l'exception des toitures, naturellement effondrées. On peut toutefois affirmer que les trois grands groupes reconnus sont présents aussi bien dans le camp que dans les thermes extérieurs.

En l'absence d'information archéologique précise sur la chronologie interne de ce matériel, on en est réduit à des réflexions sur la taille des différents échantillons et sur l'épigraphie:

<sup>1</sup> Goguy-Reddé 1995.

<sup>2</sup> Chouquer-Favory 1980; 1991.

<sup>3</sup> Kritsotakis 1995.

- Le groupe B, très abondant, mais issu d'un petit nombre de moules, semble témoigner d'une production massive, quoique limitée à une brève période.
- Le groupe A, au contraire, dont la variabilité typologique est très forte, semble témoigner d'une production nettement plus étalée dans le temps.
- Le groupe C, représenté par un tout petit nombre d'exemplaires, n'atteste sans doute pas une présence très longue.

D'un point de vue purement épigraphique, le groupe B constitue une exception remarquable, malgré quelques cas voisins, mais pas véritablement comparables, en Numidie<sup>4</sup>. On ne peut déterminer si Lappius a signé ces tuiles comme légat légionnaire ou comme légat provincial, au moment de la révolte de Saturninus. Son cursus prétorien n'étant pratiquement pas connu, les tuiles de Mirebeau constituent le meilleur argument pour supposer qu'il a un jour commandé la VIII<sup>e</sup> légion, ce qui rend l'argument circulaire; si tel a bien été le cas, il est peu probable que ce commandement ait pu prendre place avant le milieu des années 70, soit une dizaine d'années avant son premier consulat en 86; cette chronologie est un peu plus basse que celle de G. Alföldy et de K. Strobel<sup>5</sup>. W. Eck propose avec vraisemblance la date de 77, soit juste avant les légations de L. Antistius Rusticus (79-81) et de T. Avidius Quietus (82), eux aussi commandants de la VIII<sup>e</sup> légion<sup>6</sup>. Mais on voit mal pour quelle raison particulière, administrative ou militaire, Lappius aurait, en tant que légat de légion, frappé des tuiles à son nom, quand ses successeurs immédiats ne l'ont pas fait. Même en supposant que le territoire Lingon était alors sous contrôle militaire, ce qui pourrait, à la rigueur, justifier une mesure d'exception, on comprendrait mal que seul Lappius ait appliqué cette mesure. Il me paraît donc plus vraisemblable de relier le caractère exceptionnel de ces marques sur tuile à la situation qui prévalait après la révolte de Saturninus, écrasée par les troupes du même Lappius, alors gouverneur consulaire de Germanie inférieure<sup>7</sup>. Il est vrai qu'on ne connaît pas plus de légat provincial à avoir ainsi apposé son estampille qu'on ne connaît de légat légionnaire. Mais le trouble des temps peut expliquer aisément une telle mesure, soit que la VIII<sup>e</sup> Auguste ait ainsi voulu manifester sa fidélité à Domitien<sup>8</sup>, soit que le territoire lingon ait alors reçu un statut administratif particulier et provisoire. Une présence de la légion à Mirebeau en 89/90 – voire même un peu après – est confortée par l'examen de la céramique auquel s'est livrée B. Pferdehirt<sup>9</sup>, ainsi d'ailleurs que par celui des monnaies. On peut toutefois espérer qu'une inscription vienne un jour nous renseigner davantage sur le cursus prétorien de Lappius, qui reste une véritable source d'incertitude dans notre raisonnement.

De leur côté, les estampilles de vexillations (groupe C) peuvent être aujourd'hui datées avec plus de précision qu'auparavant. Alors que l'ensemble des chercheurs avait, depuis E. Ritterling<sup>10</sup>, admis que séjournait à Mirebeau un groupement de vexillaires réunissant l'armée de Bretagne (légions II Adiutrix, II Augusta, VIII Hispana, XX Victrix) et celle de Germanie supérieure (légions I, VIII, XI, XIII, XXI), groupement qu'on retrouve sur la fameuse inscription de Velius Rufus à Baalbeck (Dessau 9200), l'étude récente menée sur les estampilles de Mirebeau montre que

l'on doit distinguer deux types: l'un avec les légions II<sup>e</sup> Auguste et VIII<sup>e</sup> Auguste, l'autre avec les légions I, VIII, XI, XIII, XXI. Il s'agit donc de deux épisodes historiques successifs, dont l'armée de Bretagne, dans son ensemble, est absente, et qui ne doit plus en aucune manière être relié à la carrière de Velius Rufus. En outre l'autre groupement doit être daté vraisemblablement entre les débuts de la guerre Chatte et le départ de la I<sup>e</sup> Adiutrix pour le front danubien, que l'on situe communément vers 86. Toutes les autres hypothèses formulées jusqu'à présent deviennent donc caduques<sup>11</sup>.

Un dernier argument mérite d'être examiné, avant que ne soient envisagées des conclusions plus générales sur la présence militaire en Germanie supérieure sous les Flaviens: parmi les nombreuses tuiles de la VIII<sup>e</sup> légion analysées par K. Kritsotakis à l'occasion de l'étude sur Mirebeau figurent deux exemplaires de Nied. Ceux-ci ont été comparés aussi bien au groupe strasbourgeois et au groupe bourguignon qu'à une série de tuiles estampillées par les légions XIII et XXII, et fabriquées à Nied. La conclusion est sans appel: alors qu'on pouvait tenir ces deux tuiles isolées pour des importations strasbourgeoises, l'analyse physico-chimique montre indubitablement qu'elles ont été fabriquées sur place<sup>12</sup>. Il est donc extrêmement tentant et vraisemblable de relier cette présence de la VIII<sup>e</sup> légion à Nied avec le début de la guerre Chatte, au moment précisément où des vexillations de l'armée de Germanie supérieure prenaient sa place dans le camp Lingon. La présence de soldats de la VIII<sup>e</sup> légion dans le groupement de vexillaires mirebellois témoigne de toute façon du départ de la troupe en tant que corps constitué.

#### *Vers une nouvelle histoire de la VIII<sup>e</sup> légion*

Si cette chronologie est exacte, l'histoire de la VIII<sup>e</sup> légion dans les années 70/80 après J.-C doit s'écrire de la manière suivante:

- 70: arrivée de la légion, répression de la rébellion lingone, installation à Mirebeau.
- Début de la guerre Chatte: la légion participe aux opérations en Vetérvie, laissant en Bourgogne un détachement renforcé par plusieurs vexillations des autres légions de Germanie supérieure.
- Fin de la guerre Chatte à la révolte de Saturninus au moins: retour de la VIII<sup>e</sup> légion dans son dépôt lingon; émission des tuiles du groupe B à partir de 89.

La chronologie de ce dernier épisode dépend naturellement de l'interprétation que l'on donne du groupe

<sup>4</sup> Le Bohec 1981.

<sup>5</sup> Alföldy 1967; Strobel 1986a et b.

<sup>6</sup> Eck 1985.

<sup>7</sup> Eck 1985.

<sup>8</sup> Bérard/Le Bohec/Reddé 1995.

<sup>9</sup> Pferdehirt 1995.

<sup>10</sup> Ritterling 1925.

<sup>11</sup> Strobel 1986a et b.

<sup>12</sup> Kritsotakis 1995.

d'estampilles B. Si l'on considère que Lappius était légat de légion quand il a fait fabriquer ces tuiles, la présence de la légion en Bourgogne ne dépasse pas le début de la guerre Chatte. Il faut alors toutefois expliquer pourquoi la chronologie du matériel semble descendre jusqu'au début des années 90 et dans quelles circonstances exceptionnelles un simple légat de légion a pu accomplir un acte aussi peu courant.

Ce raisonnement modifie naturellement, de façon très sensible, l'histoire de la VIII<sup>e</sup> légion, telle qu'elle était jusqu'ici reconstituée<sup>13</sup>, celle de l'occupation militaire de Strasbourg et, par extension, celle du Rhin supérieur au premier siècle de notre ère.

### Strasbourg et l'occupation militaire au 1<sup>er</sup> siècle

On connaît les difficultés de tracer l'histoire d'Argentorate au premier siècle après J.-C.: R. Forrer avait, au début de ce siècle, collationné l'ensemble du matériel alors disponible, et compilé les informations des fouilles anciennes, mais celles-ci n'offrent le plus souvent aucune stratigraphie utilisable<sup>14</sup>; les recherches archéologiques de l'après-guerre n'ont porté que sur des secteurs toujours limités en superficie, même si, au total, la carte archéologique de Strasbourg comprend un nombre d'informations important<sup>15</sup>. En outre, après une série d'articles dans lesquels les datations étaient fondées sur une analyse du matériel associé<sup>16</sup>, J.-J.

Hatt s'est fiée à une chronologie globale, restituée grâce à des repères altimétriques constitués par des «couches d'incendies» rattachées à des événements historiques; ce système doit être aujourd'hui entièrement passé au crible de la critique, dans la mesure où aucune analyse fine et publiée du matériel ne le fonde cas par cas. Depuis le début des années 70, d'assez nombreuses fouilles de sauvetage, parfois de grande ampleur, ont eu lieu. Elles n'ont malheureusement pas fait l'objet de publications scientifiques exhaustives, et l'on doit se contenter le plus souvent de comptes rendus brefs dans Gallia ou d'exposés sommaires dans des catalogues d'exposition, bienvenus mais insuffisants au regard de nos attentes<sup>17</sup>. On trouvera toutefois l'essentiel des informations récentes et de la bibliographie dans un document préparé par J.-J. Schwiën<sup>18</sup>. Je me limiterai pour ma part à quelques réflexions sur l'occupation militaire, sans prétendre proposer autre chose qu'une liste de questions. L'occupation humaine de Strasbourg au moment de l'installation romaine baigne dans le brouillard rhénan; le matériel «protohistorique», réexaminé par A.-M. Adam, est mélangé à du matériel romain, ce qui n'autorise pas à envisager l'hypothèse d'un habitat de La Tène finale dans le centre ville<sup>19</sup>. Le matériel augustéen est essentiellement

<sup>13</sup> Pferdehirt 1984.

<sup>14</sup> Forrer 1927.

<sup>15</sup> Schwiën 1992.

<sup>16</sup> Hatt 1948, 1949, 1953.

<sup>17</sup> Exposition Strasbourg 1988; 1995.

<sup>18</sup> Schwiën 1992.

<sup>19</sup> Adam 1988.

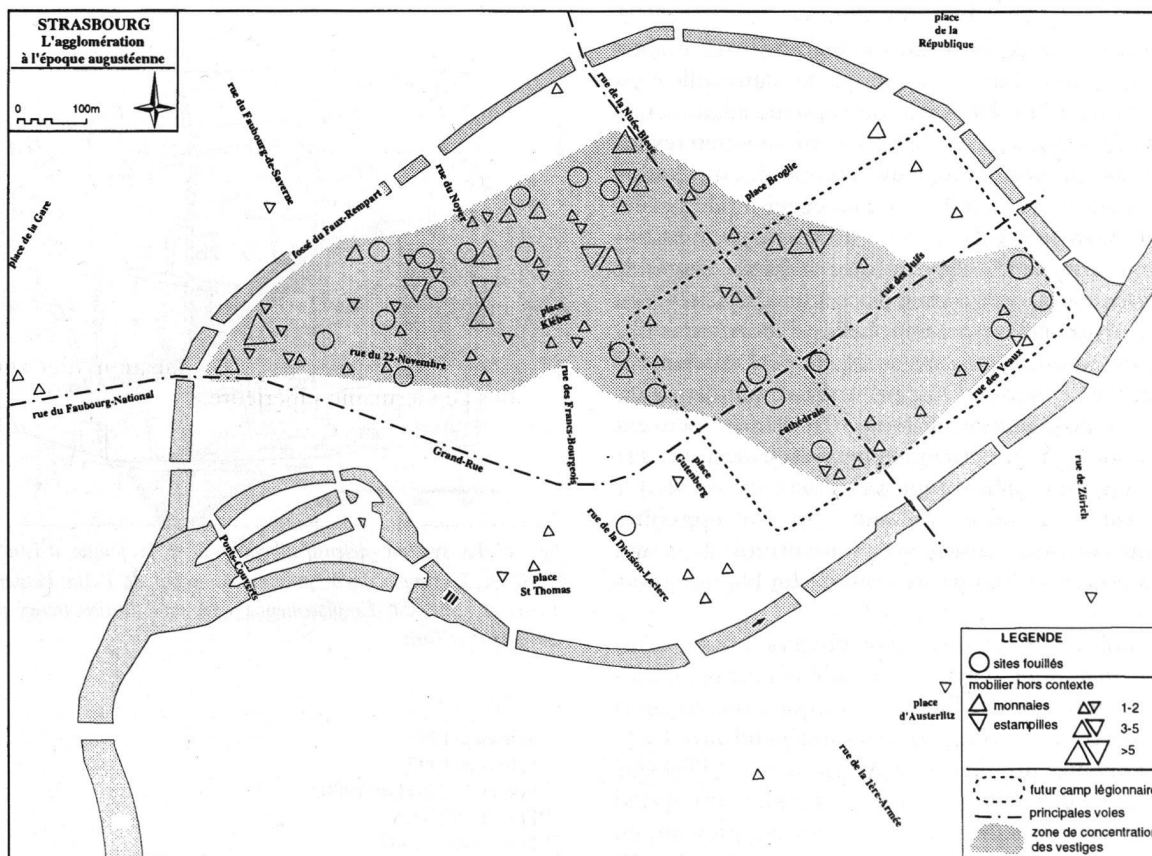


fig. 1: Localisation du matériel augustéen de Strasbourg (Schwiën 1995).

concentré au nord-ouest du futur site légionnaire, autour de la place de l'Homme de Fer et de la place Kléber (fig. 1), mais malheureusement trop souvent hors contexte<sup>20</sup>. En tout état de cause, il ne semble pas qu'ait jamais été identifié à quelque endroit que ce soit l'«horizon d'Oberaden». En revanche a été découvert près de la Place de l'Homme de Fer un complexe de six fossés parallèles, associés à des séries de «piquets», qui pourraient être des défenses avancées (fig. 2). L'interprétation militaire de ces structures semble très vraisemblable; les trois premiers fossés semblent contenir du matériel céramique des années 5–15; un puits creusé dans le fossé 3, et daté par dendrochronologie de 15, marque son abandon<sup>21</sup>.

On doit dans ces conditions se poser une nouvelle fois la question du «castellum Drusianum» (Florus II, 30, 26), trop vite relié par R. Forrer et J.-J. Hatt à la présence de l'ala Petriana<sup>22</sup>, certes attestée par une inscription du centre ville (CIL XIII, 11605), mais dont rien ne nous dit qu'elle soit d'époque augustéenne précoce, et de la localisation éventuelle des premières unités militaires. Depuis R. Forrer, il a été communément admis que le site autour de la cathédrale constituait le cœur historique de Strasbourg, et que celui-ci ne saurait avoir varié dans le temps et dans l'espace<sup>23</sup>. Seul F. Pétry a émis à juste titre des réserves sur cette hypothèse qu'aucune démonstration archéologique ne vient réellement fonder<sup>24</sup>. Les fouilles de la Place de l'Homme de Fer semblent montrer le contraire et un doute de principe doit s'exercer tant sur l'idée d'une chronologie augustéenne haute (horizon d'Oberaden) que sur la localisation de l'Ala Petriana dans la partie occidentale du futur camp de la VIII<sup>e</sup> légion.

A l'intérieur même de l'enceinte militaire d'Argentorate, les récentes fouilles d'Istra montrent que le centre ville n'est guère occupé avant l'extrême fin de l'époque augustéenne ou le début du règne de Tibère. Vers ce moment en revanche est installé un système défensif composé d'un double fossé suivi d'une palissade qui talute un agger fondé sur des boisements transversaux (fig. 3 et 4), selon un système attesté à différentes reprises<sup>25</sup>. Dans les années 40, cet ensemble incontestablement militaire laisse place à un «habitat» (?) en adobe, lui-même scellé par des couches d'inondation observées aussi ailleurs, vers la fin du règne de Claude ou le début du règne de Néron. On peut se demander naturellement si ces traces ténues d'«habitat» claudien ne peuvent pas correspondre à des baraquements militaires. Le site semble laissé à l'abandon jusque vers la fin du siècle. Ce n'est qu'à partir des années 90 que l'on voit apparaître d'importantes reconstructions, avec l'installation de ce qui me semble pouvoir s'interpréter comme un bloc de baraque militaire<sup>26</sup>.

Cette chronologie, fondée sur une observation stratigraphique fine, mais dont le matériel associé n'a malheureusement pas été publié, cadre bien avec ce que nous révèle la fouille de Mirebeau, menée de façon indépendante. L'occupation militaire du centre d'Argentorate à l'époque tibérienne et au début de l'époque claudienne correspond parfaitement avec le séjour de la II<sup>e</sup> Auguste, présente en Germanie supérieure dès 14 (Tacite, Annales I, 37; CIL XIII 5976–8, 11268), et repartie pour prendre part à la con-

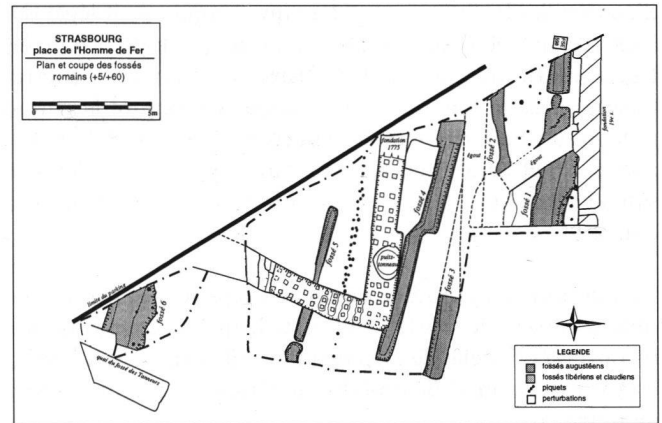


fig. 2: Les fossés de la place de l'Homme de Fer (Schwien 1995).

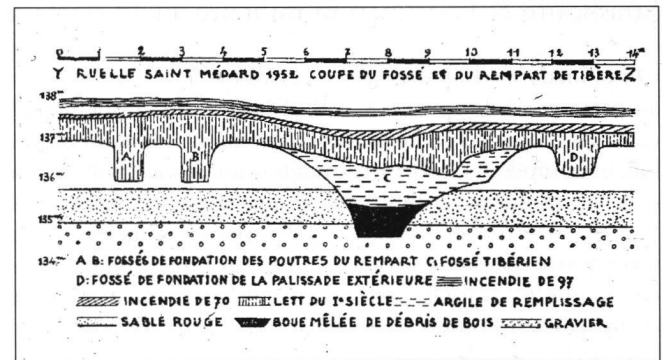


fig. 3: L'emplacement du fossé tibérien (fouille d'Istra) et du fossé de la rue Saint-Médard (Waton 1988a).

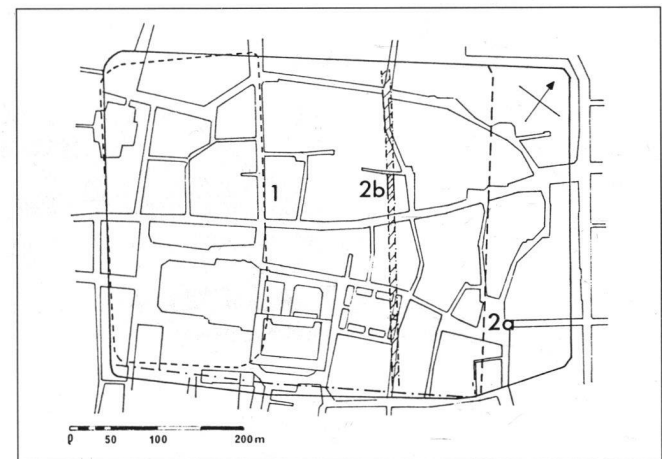


fig. 4: Le système défensif tibérien, dans la fouille d'Istra (Waton 1988a). 1: Emplacement présumé du camp de l'Ala Petriana, selon Forrer et Hatt; 2a: Emplacement du rempart tibérien trouvé par Hatt; 2b: Fossés d'Istra

<sup>20</sup> Schwien 1995.

<sup>21</sup> Schwien 1995.

<sup>22</sup> Forrer 1927; Hatt 1980.

<sup>23</sup> Forrer 1927.

<sup>24</sup> Pétry 1985; 1987.

<sup>25</sup> Jones 1975.

<sup>26</sup> Waton 1985; 1988a–b.

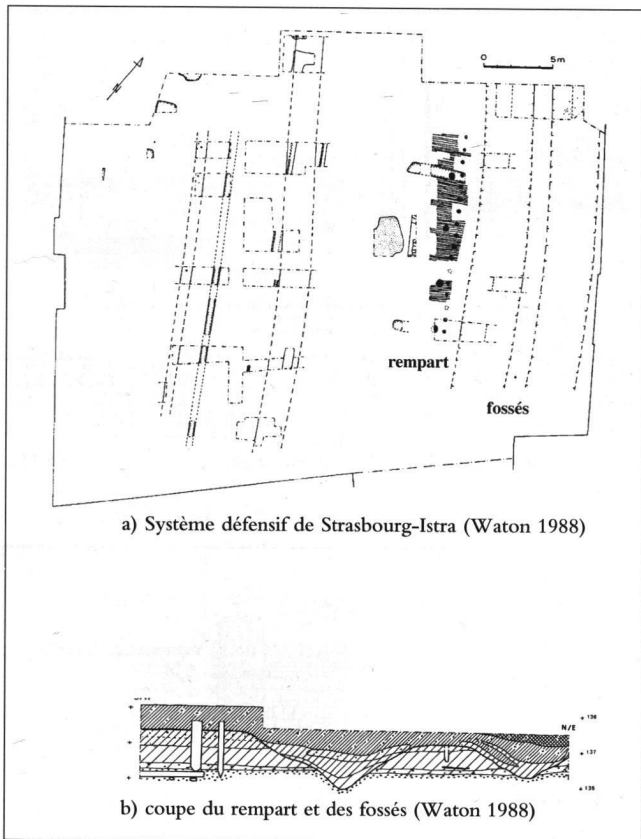


fig. 5: Système défensif de la ruelle Saint-Médard (Hatt 1953).

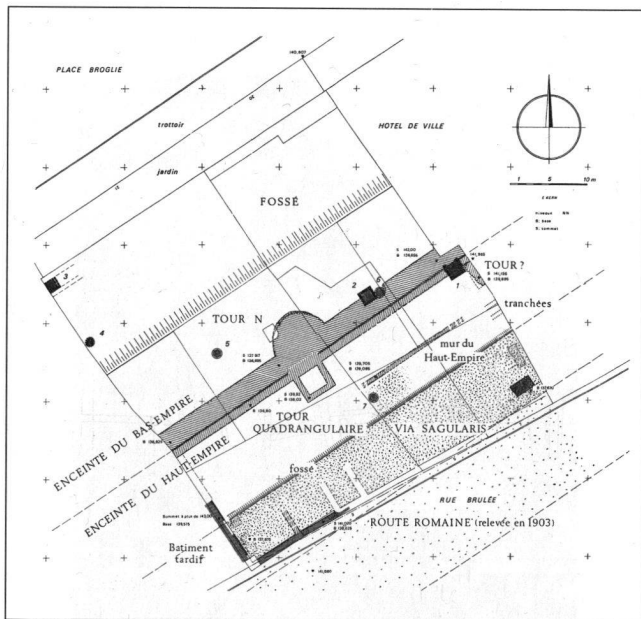


fig. 6: Système défensif de la place Broglie (Gallia 1976).

quête de la Bretagne. On ne sait pas bien, en revanche, relier cette découverte avec celle d'un système défensif situé plus à l'est, rue Saint Médard (fig. 5), où J.-J. Hatt avait reconnu une double palissade derrière un fossé<sup>27</sup>. Ce dispositif semble incontestablement militaire, même si l'on peut douter de la reconstitution architecturale qui en a été présentée. J.-J. Hatt avait identifié ce fossé avec celui du camp tibérien, mais sans avancer ses arguments ni publier son matériel. Plutôt qu'une défense avancée des fossés d'Istra, comme le suggère M.-D. Waton<sup>28</sup> – il y a plus de 100 m entre les deux systèmes –, il pourrait s'agir d'un agrandissement du camp tibérien, selon un processus attesté dans bien des camps militaires, mais seul un examen comparé du matériel issu des deux fouilles permettrait d'affiner cette chronologie relative. Faut-il relier une telle restructuration à la présence de la III<sup>a</sup> Macedonica, qui n'a laissé en tout et pour tout qu'une tuile estampillée à Königshoffen (CIL XIII, 12138) et un casque inscrit à Drusenheim<sup>29</sup>? Le pas a souvent été franchi<sup>30</sup>, mais il ne saurait s'agir là que d'une hypothèse, déjà mise en doute avec raison par R. Wiegels<sup>31</sup>. La fouille d'Istra montre en outre que la restructuration générale du futur centre ville ne s'effectue guère avant les années 90, soit au moment où je situe l'abandon de Mirebeau par la VIII<sup>e</sup> légion, sur la base du matériel de fouille et du raisonnement exposé plus haut. On doit sans doute, dans ces conditions, revenir sur la chronologie traditionnelle des deux premières enceintes en pierre de Strasbourg. Depuis R. Forrer, on sait en effet qu'existent trois défenses successives: une courtine de pierres à tours semi-circulaires saillantes, la plus récente («jüngere Steinmauer»), qui a chemisé une enceinte à chaînages de briques au timbre de la VIII<sup>e</sup> légion («ältere Steinmauer»), qui repose elle-même sur une fondation de basalte du Kaiserstuhl («älteste Steinmauer» ou «Basaltmauer»). La construction la plus récente est normalement attribuée au Bas-Empire, celle à chaînages de briques à l'édification du camp légionnaire par la VIII<sup>e</sup> légion, et elle a été datée par J.-J. Hatt de Trajan puis d'Hadrien<sup>32</sup>. Le mur de basalte, selon lui, remonterait à l'époque flavienne et il ne constituerait qu'une fondation pour une charpente de bois, soutenant un rempart de terre<sup>33</sup>. Cette hypothèse est complétée – et compliquée – par des considérations issues des fouilles menées par E. Kern sur le tracé du rempart place Broglie, mais qui ne sont guère publiées<sup>34</sup>. Le rempart dit du Haut-Empire (i.e. mur à chaînage de briques et mur de basalte) est en effet flanqué de tours quadrangulaires internes, installées sensiblement au même niveau que la fondation de basalte (fig. 6 et 8), mais édifiées avec des moellons de calcaire<sup>35</sup>. J.-J. Hatt a supposé que ces tours en pierre auraient fait partie d'une fortification en terre, édifiée sous Néron par la XXI<sup>e</sup> légion, qui a

<sup>27</sup> Hatt 1953.

<sup>28</sup> Waton 1988a-b.

<sup>29</sup> AE 1933, 259.

<sup>30</sup> Hatt 1980.

<sup>31</sup> Wiegels 1983.

<sup>32</sup> Hatt 1949;1980.

<sup>33</sup> Hatt 1969; 1980.

<sup>34</sup> Gallia 1976.

<sup>35</sup> Pétry 1987.

laissé à Strasbourg plusieurs traces de son passage<sup>36</sup>. Pour F. Pétry<sup>37</sup>, qui a ainsi repris une vieille hypothèse de R. Forrer, c'est le mur de basalte qui aurait été construit par la XXI<sup>e</sup> légion<sup>38</sup>.

Ces différentes théories croisées et souvent contradictoires appellent quelques remarques:

- 1 une fondation de pierre («Basaltmauer») surmontée d'une palissade de bois est une sorte de monstre archéologique, dont il vaut mieux faire l'économie
- 2 rien ne permet de supposer que le rempart de basalte ait été érigé par la XXI<sup>e</sup> légion, bien qu'une tuile estampillée par ce corps de troupe y ait été autrefois découverte en fondation<sup>39</sup>. R. Wiegels a justement fait observer que ne sont connues à Strasbourg, à cette exception près, que des marques de centuries, qui ne laissent pas supposer la présence d'un corps de troupe entier, construisant un rempart de camp légionnaire de plus de 20 ha<sup>40</sup>. Pour une grande part, ces tuiles proviennent d'ailleurs de l'extérieur de l'enceinte militaire. Celle qui provient de la fondation de basalte est assurément un remploi, identique aux exemplaires de Nied<sup>41</sup>.
- 3 l'arrivée, plus tardive qu'on ne le pensait, de la VIII<sup>e</sup> légion, redonne de l'espace à une chronologie trop serrée. Même si l'on admet la datation du rempart à chaînages de briques proposée par J.-J. Hatt, soit les années 120–130, il faut bien que la VIII<sup>e</sup> légion, installée à Strasbourg au plus tôt après la guerre Chatte, et selon moi plus vraisemblablement au début des années 90, ait disposé d'un camp et d'un rempart. La fouille d'Istra, on l'a dit, montre un réaménagement de grande ampleur vers cette date. Pourquoi ne pas considérer, dans ces conditions, et en l'absence de toute stratigraphie correctement datée à l'aide de matériel associé, que c'est la VIII<sup>e</sup> légion qui a édifié le rempart de basalte, à une époque où on est bien certain que l'armée romaine exploitait le Kaiserstuhl, ce qui paraît en revanche beaucoup plus douteux pour l'époque julio-claudienne? Le seul fait que la fondation du mur de basalte comporte une tuile réemployée de la XXI<sup>e</sup> légion, identique à des exemplaires de Nied, constitue un autre indice de datation tardo-flavienne de ce rempart. On n'est pas en revanche obligé de supposer la présence à Strasbourg, dans les années 70, d'un détachement de la XIII<sup>e</sup> légion, qui n'a laissé qu'une seule marque sur tuile (CIL XIII, 12243). R. Forrer et J.-J. Hatt ont voulu y voir une preuve de la participation de ce corps de troupe aux travaux de Pinarius Clemens dans la Forêt noire<sup>42</sup>. Cet unique exemplaire ne prouve évidemment rien.
- 4 la datation du mur à chaînages de briques me paraît sujette à caution. Bien que les estampilles publiées soient en petit nombre, l'une d'entre elles est identique à celle qui recouvre un sol romain sous l'Eglise Saint-Etienne. Or ce sol contient divers exemplaires tardo-hadrianiens bien connus à la Saalburg<sup>43</sup>. Même si l'argument peut être contesté, car on peut toujours avoir à faire à des matériaux réemployés, il semble bien que ce soit l'ensemble du sol, donc des matériaux qu'il contient, et par conséquent de ceux qui lui sont identiques dans le rempart, qui doit être daté plus tardivement qu'on ne pensait.

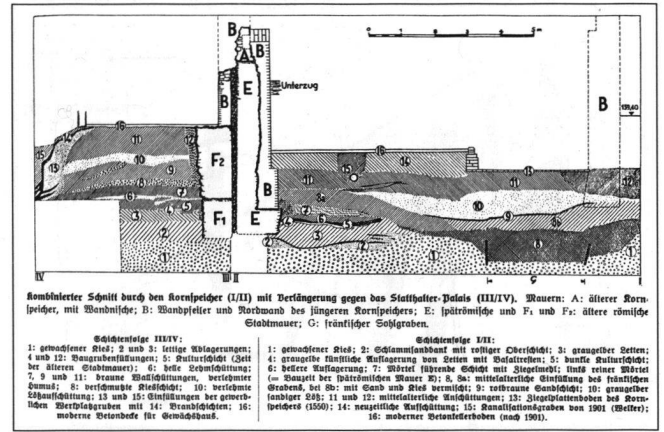


fig. 7: Coupe des remparts sous le Grenier d'abondance (Garscha 1941).

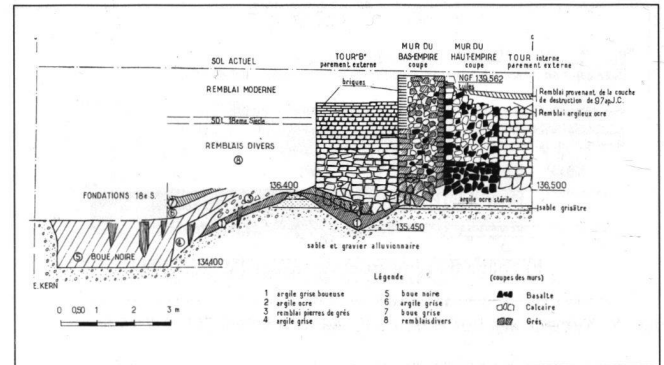


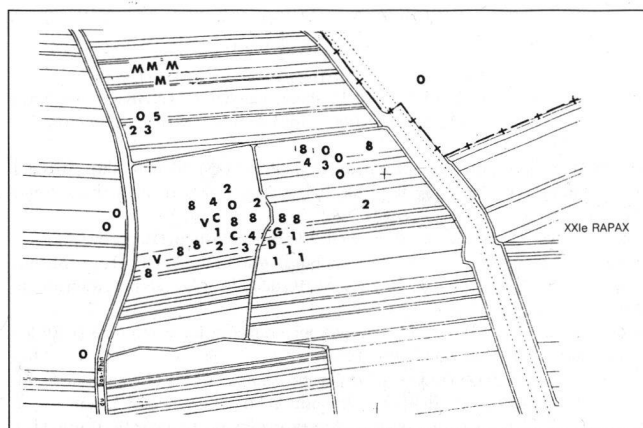
fig. 8: Coupe des remparts quai Lezay-Marnesia (Hatt 1969).



fig. 9: Le premier camp de Biesheim (photographie R. Goguey).



fig. 10: Plan des vestiges de Biesheim (Biellmann 1988).



<b>8</b> VIII <sup>e</sup> AUGUSTA	<b>O</b> >SLXXI en relief
<b>C</b> XI <sup>e</sup> CLAUDIA	<b>5</b> >SLXXI en creux
<b>M</b> I <sup>ère</sup> MARTIA	<b>3</b> >LXXI
<b>D</b> IV <sup>e</sup> MACEDONICA	<b>4</b> LEG XXI
<b>G</b> XIII <sup>e</sup> GEMINA	<b>2</b> L XXI
<b>V</b> XXVI <sup>e</sup> Cohorte	<b>1</b> L XXI.S.C.VI

fig. 11: Répartition des tuiles estampillées de Biesheim (Biellmann 1988).

Au demeurant, la technique des chaînages de briques ne me semble pas devoir remonter très haut dans le temps. F. Garscha avait déjà attribué le second rempart au troisième siècle<sup>44</sup>, ce que semblent corroborer des observations effectuées par M.-D. Waton dans un sondage rapide mené en 1992 au Gymnase Sturm, puisque le mur à chaînage de briques est associé à la via sagularis du III<sup>e</sup> siècle, datée par du matériel archéologique dont, là aussi, on regrette l'absence de publication<sup>45</sup>. La coupe publiée par F. Garscha en 1941 lors des fouilles du Grenier d'Abondance prouve que le mur à chaînage de briques a été implanté dans une levée de terre antérieure, très certainement le talus arrière du rempart précédent, qu'il fallait sans doute réparer (fig. 7); celles de J.-J. Hatt au quai Lezay-Marnesia montrent d'ailleurs que le mur à chaînages de briques a récupéré en abondance des blocs de basalte du niveau antérieur et, si le dessin est correct, que les tours qui le jalonnent sont accolées derrière lui, sans aucune liaison, même si leur fondation descend évidemment jusqu'au niveau du mur de basalte (fig. 8). Des photographies publiées en 1969 permettent de s'en assurer et de vérifier que la seule liaison est située en hauteur, avec la réfection du mur du IV<sup>e</sup> siècle<sup>46</sup>.

### Biesheim/Kunheim – Oedenburg

Naturellement, le schéma chronologique qui vient d'être proposé restera hypothétique tant que des informations archéologiques ou épigraphiques fiables et correctement publiées ne viendront pas le conforter ou le corriger. En attendant cet heureux événement, une bonne partie des questions que nous nous posons sur l'histoire militaire du Rhin supérieur au premier siècle de notre ère pourrait probablement être résolue par une fouille sur l'important site d'Oedenburg (Biesheim/Kunheim), non réoccupé par un habitat moderne, ce qui facilite grandement la recherche. Ce que nous en savons a priori peut se résumer ainsi

- la terrasse inférieure du Rhin a accueilli un camp militaire d'époque julio-claudienne, et probablement même augustéenne, bien identifié sur différentes couvertures aériennes. Ce camp a lui-même connu un agrandissement (fig. 9).
- vers l'ouest existe une zone dense de constructions, qui occupe plusieurs hectares, avec parfois une épaisseur stratigraphique considérable; le matériel de surface montre une occupation qui s'étend du premier au V<sup>e</sup> siècle au moins (fig. 10). Les photographies aériennes, quelques sondages réalisés par E. Kern<sup>47</sup> et des prospections géo-

<sup>36</sup> Hatt 1980; Wiegels 1983.

<sup>37</sup> Petry 1987.

<sup>38</sup> Forrer 1927.

<sup>39</sup> Forrer 1927.

<sup>40</sup> Wiegels 1983.

<sup>41</sup> Wiegels 1983.

<sup>42</sup> Forrer 1927; Hatt 1980.

<sup>43</sup> Bérard/Le Bohec/Reddé 1995.

<sup>44</sup> Garscha 1941.

<sup>45</sup> Waton 1992.

<sup>46</sup> Hatt 1969.

<sup>47</sup> Pétry 1978; 1980; 1982.



physiques récentes attestent la présence d'un vicus, avec une voirie orthonormée<sup>48</sup>.

- parmi le matériel récolté en surface apparaissent des tuiles estampillées par plusieurs unités (Biellmann 1988; cf. fig. 11): XXI<sup>e</sup> légion (64 exemplaires); VIII<sup>e</sup> légion (39 exemplaires); XI<sup>e</sup> légion (9 exemplaires); IV<sup>e</sup> légion (1 exemplaire); XIII<sup>e</sup> légion (1 exemplaire); XXVI<sup>e</sup> cohorte (2 exemplaires). Vers le nord sont en outre connues des tuiles de la Martia, naturellement très postérieures (45 exemplaires).
- l'existence d'un camp en dur, à partir de l'époque flavienne, entre le camp julio-claudien et la partie la plus densément occupée du vicus est probable, mais mal assurée par les couvertures aériennes. La zone livre en revanche d'importants vestiges, et on y a fouillé un Mithraeum<sup>49</sup>.

Il paraît évident que les estampilles de la VIII<sup>e</sup> légion sont contemporaines de celles de Strasbourg – encore que les types connus soient pour l'instant distincts<sup>50</sup> –, ce qui les date entre la fin du premier siècle de notre ère et le troisième siècle au moins. R. Wiegels, dans son étude sur les tuiles de la XXI<sup>e</sup> Rapax, a bien vu que certaines des estampilles avec un signe de centurie étaient identiques à celles de Strasbourg, ce qui indique une contemporanéité. Seule, d'après lui, une marque est semblable à un exemplaire de Vindonissa,

encore que différents exemplaires cassés pourraient être rapprochés du matériel découvert en Suisse<sup>51</sup>. Si ces dernières sont donc bien attribuables à l'époque julio-claudienne, qu'en est-il des premières? L'hypothèse de R. Wiegels, selon laquelle les «Centurionenstempel» de Strasbourg et de Biesheim sont julio-claudiens semble actuellement la plus probable, mais elle n'est nullement prouvée de manière définitive et on ne peut formellement exclure une datation flavienne, contemporaine du retour de la légion en Germanie supérieure à partir de la guerre Chatte. Seul un programme important de fouilles et une étude à la fois générale et précise des estampilles de Vindonissa et de Biesheim, ainsi que des analyses d'argile permettraient sans doute une bonne discrimination du matériel. Les variations, complexes, des mouvements de troupes dans le bassin du Rhin supérieur, l'occupation militaire de la région à l'époque julio-claudienne, notre compréhension du rythme même de la romanisation dépendent, pour partie, d'un tel programme, qui intéresse naturellement toute l'histoire de Vindonissa.

<sup>48</sup> Kern 1994.

<sup>49</sup> Pétry/Kern 1978; Kern 1991.

<sup>50</sup> Reddé 1995.

<sup>51</sup> Wiegels 1983.

## Bibliographie

- Adam 1988 Adam, Le site de Strasbourg aux âges des métaux. In: Strasbourg, 10 ans d'archéologie urbaine. Exposition Strasbourg (1995) 19–31
- Alföldy 1967 G. Alföldy, Die Legionslegatender römischen Rheinarmeen. Epigraphische Studien 3 (1967)
- Bérard/Le Bohec/Reddé 1995 Les tuiles estampillées. In: R. Goguet/M. Reddé (dir.) 1995
- Biellmann 1988 P. Biellmann, Biesheim-Oedenburg: un bimillénaire. Annuaire de la société d'histoire de la Hardt et du Ried 3, 1988, 21–30
- Chouquer/Favory 1980 G. Chouquer/F. Favory, Contribution à la recherche des cadastres antiques. ALUB, 236 (1980)
- Chouquer/Favory 1991 G. Chouquer/F. Favory, Les paysages de l'Antiquité. Terres et cadastres de l'Occident romain (IV<sup>e</sup> s. avant J.-C./III<sup>e</sup> s. après J.-C.) (1991)
- Eck 1985 W. Eck, Die Statthalter der germanischen Provinzen vom 1.–3. Jahrhundert. Epigraphische Studien 14 (1985)
- Exposition Strasbourg 1988 Aux origines de Strasbourg. Exposition (1988)
- Exposition Strasbourg 1995 Strasbourg, 10 ans d'archéologie urbaine. Exposition (1995)
- Forrer 1927 R. Forrer, Strasbourg-Argentorate préhistorique, gallo-romain et mérovingien (1927)
- Gallia 1976 Informations archéologiques. Gallia 34, 1976, 390–400
- Gallia 1978 Informations archéologiques. Gallia 36, 1978, 349–354
- Gallia 1980 Informations archéologiques. Gallia 38, 1980, 439–443
- Gallia 1982 Informations archéologiques. Gallia 40, 1982, 350–354
- Garscha 1941 F. Garscha, Die Freilegung des mittelalterlichen Kornspeichers über der römischen Stadtmauer von Strassburg. Ein Vorbericht über die Ausgrabung des Frühjahrs 1941. Volk und Vorzeit, 1941, 33–46
- Goguet/Reddé 1995 R. Goguet/M. Reddé (dir.), Le camp légionnaire de Mirebeau. (Monograph. RGZM 1995)
- Hatt 1948 J.-J. Hatt, Le passé de Strasbourg romain d'après les fouilles de 1947 et de 1948. Revue d'Alsace 1948, 70–96
- Hatt 1949 J.-J. Hatt, Découverte des vestiges d'une caserne romaine dans l'angle du castrum d'Argentorate. CAHA 1949, 257–280
- Hatt 1950 J.-J. Hatt, Le passé romain de Strasbourg, stratigraphie chronologique. Gallia 1950, 161–194
- Hatt 1953 J.-J. Hatt, Les fouilles de la ruelle Saint-Médard à Strasbourg. Gallia 11, 1953, 225–248
- Hatt 1969 J.-J. Hatt, Découvertes et observations nouvelles sur les enceintes de Strasbourg. CAHA 13, 1969, 73–98
- Hatt 1980 J.-J. Hatt, Strasbourg romain, in: G. Livet/F. Rapp, Histoire de Strasbourg des origines à nos jours (1980) 75–284
- Jones 1975 M. J. Jones, Roman Fort-Defences to A. D. 117. BAR 21, 1975

Kern 1991 E. Kern, Le Mithraeum de Biesheim-Kunheim (Haut-Rhin), in: Actes du Colloque «Les religions orientales dans le nord de la Gaule». Revue du Nord 73, 1991, 59–65

Kern 1994 E. Kern, Biesheim-Kunheim, in: J.-P. Petit/M. Mangin (dir), Atlas des agglomérations secondaires de la Gaule Belgique et des Germanies (Paris 1994) 159–161

Kritsotakis 1995 K. Kritsotakis, Vergleichende chemisch-mineralogische Untersuchungen an römischen Ziegeln aus Strassburg, Mirebeau, Nied, Heddenheim, Okarben und Wagbach, in: R. Goguet/M. Reddé (dir.), Le camp légionnaire de Mirebeau (Mayence 1995)

Le Bohec 1981 Y. Le Bohec, Les marques sur briques et les surnoms de la III<sup>e</sup> légion Auguste. Epigraphica 43, 1981, 127–160

Pétry 1985 F. Pétry, Les débuts de l'occupation humaine et la fondation de Strasbourg, in: Aux origines de Strasbourg. Exposition Strasbourg (1988) 32–38

Pétry 1987 F. Pétry, La ville romaine: Argentoratum, in: G. Livet/F. Rapp, Histoire de Strasbourg (Toulouse 1987)

Pétry/Kern 1978 F. Pétry/E. Kern, Un Mithraeum à Biesheim. CAHA 21, 1978, 5–32

Pferdehirt 1984 B. Pferdehirt, Die Geschichte der Legio VIII Augusta. JbRGZM 31, 1984, 397–433

Pferdehirt 1995 B. Pferdehirt, Die Terra Sigillata, in: R. Goguet/M. Reddé (dir.), Le camp légionnaire de Mirebeau (Mayence 1995)

Ritterling 1925 E. Ritterling, Art. Legio, in: RE 12 (1925)

Schwiien 1992 J.-J. Schwiien, Strasbourg. Documents d'évaluation du patrimoine des villes de France, CNAU (1992)

Schwiien 1995 J.-J. Schwiien, L'agglomération strasbourgeoise à l'époque augustéenne (–12 à +14), in: Strasbourg, 10 ans d'archéologie urbaine. Exposition (Strasbourg 1995) 25–30

Strobel 1986a K. Strobel, Der Aufstand des L. Antonius Saturninus und der sogenannte zweite Chattenkrieg Domitians. Tyché 1, 1986, 203–220

Strobel 1986b K. Strobel, Zu den Vexillationsziegelstempeln von Mirebeau bei Dijon. ZPE 64, 1986, 257–264

Watson 1988a M. D. Watson, Un nouveau système défensif à Strasbourg (Bas-Rhin). RAE 39, 1988, 285–290

Watson 1988b M. D. Watson, Problèmes de l'implantation et de l'occupation du camp romain: l'exemple d'Istra, in: Strasbourg, 10 ans d'archéologie urbaine. Exposition (Strasbourg 1995) 46–61

Watson 1992 M. D. Watson, Nouvelles observations sur le centre historique de Strasbourg: des sondages archéologiques au gymnase Sturm. CAHA 35, 1992, 41–45

Wiegels 1983 R. Wiegels, Zeugnisse der 21. Legion aus den südlichen und mittleren Oberheingebiet. Zur Geschichte des obergermanischen Heeres um die Mitte des 1. Jahrhunderts n. Chr. Epigraphische Studien 13, 1983, 1–42